

Des Corps et Conjonctures

Dans sa ligne de défense privilégiée, « Des corps et Conjonctures » voudrait mettre la lumière sur ces traces écrites que l'on n'ose montrer parce qu'elles ne correspondent pas à l'attente formelle des institutions. Peu d'initiatives permettent leur circulation. Il y a les dossiers et demande de subventions que nous mettons en forme et les formes totalement intuitives et viscérales qui transpercent nos esprits quand nous travaillons sur une création. Ces traces sont très révélatrices. Bien entendu, dans les temps qui précèdent la création vivante, elles n'enlèvent rien à l'utilité d'autres procédés d'étude et d'observation comme la lecture, les voyages et les rencontres.

Voici quelques textes laissés sur les berges de nos productions lisibles. Écrits intimes flirtant parfois avec l'exercice de style parce qu'ils sont tout autant des matières flexibles autour desquelles s'articulent des mouvements de mots, de corps et d'images. Des sujets mutants qui offrent un terrain de réflexion et d'introspection ayant indéniablement un lien avec notre démarche créatrice.

Des sentiments opposés s'affrontent dans nos esprits de créateurs. Nous sommes dans un monde turbulent et guerrier, avide de gains, qui laisse peu de place aux considérations humaines et intellectuelles. Dans ce contexte, l'émotion que nous éprouvons durant le déroulement et l'achèvement de projets cohabite avec l'évidence du désintérêt grandissant de nos dirigeants. En dépit de la pression conjoncturelle qui nous environne, et parce que nous savons que la vérité une et unique n'existe pas, nos esprits chercheurs nous font privilégier la réflexion et démontre une espèce d'aptitude à reconsidérer ce qui peut paraître tout à fait évident. Nous contenons les réactions trop hâtives, débordements ou sentiments de révolte. Nous sommes à la fois dans le peuple et en dehors. Entendu que notre préoccupation est aussi celle de survivre, nous devons transmettre, continuer d'établir des liens, retranscrire en public, disons pourquoi pas « spectaculairement » et lisiblement ce qui nous préoccupe et nous questionne ;

Hors, cet espace vital de réflexion, d'expression et de confrontation alimentant les mouvements productifs de la pensée, remettant en cause les certitudes, démontant les dogmes ou les idées reçues, protégeant les esprits de l'invasion médiatique, est actuellement mis à mal.

Dans ce contexte volontariste de restriction agressive et éliminatoire, l'artiste chercheur ayant aussi une responsabilité dans l'éducation de ses concitoyens reste prudent. Considéré jusqu'à hier dans l'échelle sociale, il dose aujourd'hui ses revendications. Il dénonce un peu mais pas trop. Il participe comme cela à une révolution douce, inodore et insipide. Du moins se donne-t-il l'impression d'agir afin de se tranquilliser. Et puis somme toute, pourquoi faudrait-il se mettre en danger quand les choses vont encore assez bien ?

Matières Premières

Projet « chambre à part » initié par Thierry Niang et François Rancillac. Dans l'intimité de huit chambres d'hôtel, comédiens et danseurs jouent avec la proximité immédiate du public ;

Métaphores avant la mort

Texte enregistré sur un dictaphone destiné aux groupes de cinq personnes qui entraient successivement dans ma chambre. Celle-ci était parsemée de poupées, de petits personnages et marionnettes dans une atmosphère sombre, éclairée à la lumière de plusieurs bougies.

« Des petits pingouins accourent et se jettent à l'eau pour voir au fond, bousculade d'apocalypse, miettes de corps agglutinés devant le gouffre non élucidé d'une existence solitaire. Les clameurs s'entendent, elles m'appellent, nous appellent, et les pingouins alimentent l'hécatombe.

Le cycle infernal suicidaire est engagé, la mer avale, la terre digère et les pingouins sautent.

Envolés les petits bonbons de mon enfance sauvage, les projections cosmiques et multicolores, maintenant ce sont mes petits rêves face aux grandes réalités.

Des flammes ruisselantes brillent sur mon corps émacié, dans la lumière pourpre de l'entre-deux monde, là où les âmes se touchent, mon cœur s'ouvre, plonge et enlace les cendres de mes cendres.

Je voyais la lumière sur un être qui était face à eux. Il était dans son face-à-face avec l'extérieur. Il était simple et se dévoilait, se libérait pour vivre mieux.

Il exprimait sa solitude, son bien-être sans l'être. Il exposait son monde pour nous envahir, sa vision, ses habitudes, ses manies, ses angoisses et ses réflexions, il se demandait s'il était seul à vivre, les autres se mettaient à rire. Eux, c'était nous, lui... est mort.

Au son du chant de l'ire, J irai me battre sur le front du pardon avec l'arme blanche de la ténacité. Liant la folie et le courage d'un écrivain sans mains écrivant de ses pieds, j'insisterai dans ce monde de carnassier avec la persévérance et la rage d'un éléphant assoiffé martelant une terre sans eaux. »

Jean-Jacques Sanchez

Deux prises d'humeur

PAROLES d'intérieur **ET** **SENTIMENTS** du dehors

«Les mots ne se suffisent pas... alors j'essaye de me bouger.... j'entrechoque et mélange la parole et le geste, j'essaye de poser mon pied au sol comme le tout premier sur la lune, de m'envoyer en l'air, de respirer comme la toute première fois. J'essaye de mettre mes sens en alerte rouge, de sentir le temps et la lumière se poser sur l'épiderme fragile de ma peur ;

Peur ?!

De quoi, me direz-vous?

Justement que des secondes de vie m'échappent, que mon dos ne suive pas la cadence, que mes os s'éparpillent, que ma voix s'enraye, peur de tomber dans le silence immobile
« Les étrangers comme on les appelle n'existent pas. Ce terme sort tout droit de notre imagination réduite, de nos concepts étroits envers les vertus de l'appartenance. À un territoire délimité par des frontières, je renvoie la faculté de mon corps à traverser les limites de l'espace convenu. À lui rendre l'image d'un espace habité, habité de corps impliqués et inventifs. De plus ma sensibilité à l'environnement politique, à ses conséquences sociales me fait dire qu'il n'est pas tout à fait juste de considérer que les corps soient esclaves ou qu'ils le resteront. Danser est une manière de l'affirmer, dans la continuité de mon existence. » **J-Jacques Sanchez**

« Je vais partir. Je suis las de ne pouvoir caresser l'indicible. Je vais partir. Bientôt je ne serai plus. Je m'en vais loin d'ici mais je ne cahoterai plus de ville en ville, je n'emprunterai plus de chemins de traverse qui mènent d'un continent à l'autre, mes yeux immobiles, jadis mobiles, ne convertiront plus la geografia en moneda de prosa.

De même je ne tracerai plus de pistes improbables pour présenter des numéros convenus, vendre pour trois fois rien de l'illusion sur les places de village, dans les artères des villes, dans les veines des bourgades.

Je suis fatigué. À trop vouloir forcer les portes du paradis terrestre, à trop vouloir de la libertad, à trop vouloir vivre autrement dans un monde contraignant, je me suis usé.

Je suis fatigué. Ce qui me reste de vida me rend à la realidad du temps qui passe, du rêve qui casse. Entreprise d'inconscient que de vouloir détourner l'inimaginable. Parfaitement, l'inimaginable, parfaitement.

Mais je ne serai jamais gisant

Là-haut je rêverai d'autre chose

Je vivrai d'autre part

Désormais l'apesanteur me fait escorte

Vous pouvez garder les guitares ; j'emporte la musique

Je pars au petit matin, mais en grand angle. »

Gino Rayazone

Critique sur le vif Night Stand, création 2004

Christophe Haleb nous livre là un regard sensible et significatif sur le travail de Steve Paxton et Lisa Nelson.

Dans la dernière création de Lisa Nelson et Steve Paxton, programmée actuellement par Marseille Objectif Danse à la Friche de la belle de Mai, une partie du plaisir est de voir comment se construit et se reconstruit sans cesse un assemblage d'éléments chorégraphiques, précaire et fragile.

Il nous arrive très rarement d'être mis en relation avec une proposition artistique dans laquelle la liberté humaine et donc celle du spectateur s'exprime avec une telle évidence. Avec cette danse, on comprend qu'il n'y a pas que le spectacle qui est en jeu, qu'il se passe autre chose que du spectacle. Leur corps continuent d'être les témoins actifs, et bien au-delà de la théorie, d'une manière de faire coïncider un art avec des chemins singuliers de vie. En traquant l'inter disciplinaire dans le champ chorégraphique ils nous ouvrent au « hors champ », et l'on sent bien aujourd'hui l'importance de le réinventer, l'urgente et calme nécessité de plonger dans la dimension cachée de l'espace intime et social, de se la représenter. L'enjeu de cette proposition, peut-être son rôle historique, semble nous questionner sur les possibilités d'un « dedans » sans se couper du « dehors » ? Ce qui ne nous empêche pas au passage de raffiner nos habitudes perceptives.

Night Stand est un instantané de plénitude improbable qui donne aux visages de l'humanité le sourire essentiel, comme eux vulnérable et tendre, inquiet et éphémère. Peut-être que la danse de Lisa Nelson et Steve Paxton correspond à nos attentes secrètes de bonheur. En tous les cas, cette proposition montre le travail de la liberté à l'œuvre, et quel beau travail de recherche. La texture de la relation, sa porosité, sa contagion, l'intertextualité des corps, la matérialisation de l'espace entre eux et nous, le raffinement du regard qu'il s'adresse, l'attention qu'ils nous portent, la délicatesse des gestes, le trait d'esprit, tout cela et plus encore caractérise la simple tranquillité de ce récit. On pense à un théâtre Nô, dans son appropriation contemporaine, on chemine à travers une trame domestique, un drame à la foi triste et satirique, qui tient en équilibre instable et en assume pleinement la posture. L'ancrage du centre de gravité de Steve Paxton, la densité des changements de poids, les petites unités de mouvement de Lisa Nelson, agissent comme autant de stimulations pour le système nerveux.

Les stratégies de cohabitation d'un couple libre, son partage de l'espace, ses décentrages, son système de valeur, l'accompagnement des solitudes, nous entraînent dans un ailleurs, un endroit ou le temps nous parle, plus simplement que les mots, dans un langage silencieux. L'approche comportementale de ces deux agités de la vie semble frictionner, circuler par les ondes électromagnétiques émises par l'homme. La perception tactile d'un espace, le développement de son instinct animal, les suspensions momentanées d'un élan, toujours avec ce qui ressemble à une possibilité de choisir, de s'orienter, de se réorienter dans son mouvement. La mise en place de ce langage rudimentaire se compose de mémoire subjective, d'élan et de résonances, de détournement d'objets pauvres, de différentes valeurs de plan. Nous sommes face à un paysage ouvert, changeant, observateurs d'un art d'habiter sensiblement des mondes.

De cette interdépendance des corps, on peut sentir l'ennui se glisser à son insu, comme une émotion « en négatif » de l'âme, une maladie de l'âme qui s'insinue dans le collage sonore de la pièce « prend tes médicaments, tu es malade... ». Mais ici cet ennui crée les conditions nécessaires à la pratique enthousiaste et passionné du jeu. On s'évade dans un bain de jouvence, on cultive son jardin potager. La réalité quotidienne flirt avec la fiction et la figure de Joseph Beuys sous sa couverture en feutre se superpose à celle de Steve Paxton fouillant les replis de ce qui deviendra plus tard un Kimono, l'apparition de Diane chasserresse se métamorphosant en végétale, femme furtive au trait de moussaillon, élégance clownesque d'un Peter Seller... Toutes ces figures ici convoquées nous aident à revisiter les impuissances de l'enfance et à les changer en puissance de l'imaginaire,

Un autre plaisir que procure *Night Stand* est de voir se jouer le processus de la pensée en acte.

Il y a de la prise de risque dans l'air, risque de donner autant d'importance aux médiums et aux cheminements, (le fameux processus artistique), qu'à la forme à atteindre. Cette œuvre nous fait méditer sur nos habitudes corporelles et sur l'usage de toute la gamme des douceurs dont nous disposons. Peut-être une autre manière de réguler un système en faillite, de réconcilier l'homme avec son environnement, de continuer à se sentir concerné. Une belle leçon de vie où se retrouver et se perdre ne fait pas partie du hasard, mais participe à tenir éveillé un état de conscience aux choses et aux êtres. Quand il reste la nuit, l'inquiétude et l'optimisme sont de garde.

Christophe Haleb, Marseille, avril 2004. D'après *Night Stand* (du 7 au 9 avril à 21h. À la Friche de la belle de Mai.)

Il y a environ trois ans, un groupe signait des textes et nous les faisait parvenir par mail. La lettre D'Arnaud Carnet «planning du danseur» révélait une manière de voir et de (sur) vivre à Marseille.

Planning du danseur Marseillais

8H00 : Saut du lit, une petite pirouette, café, thé, tartines. Dehors le ciel est bleu.
8H30 : LA QUESTION : "où vais-je pouvoir aller prendre un cours, rencontrer des gens du métier, parler de mes douleurs, prendre des tuyaux, m'informer des initiatives environnantes, de ce qui se trame dans la cité ?!!
9H00 : Sans réponse, je me rends dans un cybercafé pour visiter le site de l'Arcade, il paraît que cet organisme est là pour développer, informer et initier toutes sortes d'actions favorisant les échanges et donnant des réponses au besoin des professionnels de la région.
9H01 : Je cherche quelque chose à me mettre sous la dent aujourd'hui, en particulier aller prendre un cours sans avoir à payer 60 ou 80 frs. ça s'appelle formation continue du danseur professionnel, mais le suis-je encore ?!!
9H30 : Je passe à l'ANPE pour regarder les annonces. Cherche Danseurs/Danseuses pour spectacle sur les années 70. Répétitions non rémunérées. Spectacle payé 800frs. 1ère présentation juin 2002. Statut intermittent assuré dans l'année.
9H33 : J'appelle au numéro. La production est à Perpignan, tout se fait là-bas.
10H00 : je me retrouve chez moi. Bon, je tire la table, pousse le pot de fleurs, dégage le canapé et m'allonge au sol, le sol est froid. Je vais dans le placard, prends une serviette et l'étale au sol, je m'étale, je respire, je sens mon corps se détendre de tout son poids.
Ça va mieux, une petite barre au sol est indispensable. Une question traverse mon esprit : " Vais-je rester à Marseille ?"
Le téléphone sonne. C'est ma tante, il paraît qu'il y a une rediffusion du spectacle de Pietragalla à la télé en ce moment même, je lui fais une grosse bise (à ma tante) et accepte de venir manger chez elle dès que mon planning le permettra.
11H00 : le facteur sonne, il y a du courrier, je descends en espérant que ce soit un chèque du dernier plan figuration dans la région. Non. C'est un courrier d'info pour les trainings de Geneviève Sorin, bonne nouvelle, je vais pouvoir durant quinze jours m'impliquer dans une énergie de travail de 10H à 11H tous les matins.
11H30 : je vais chez mon marchand de légumes, pour ce midi ce sera légumes vapeur.
12H30 : je bouffe et je pense à demain, à la politique de colonisation israélienne, à la souffrance du peuple afghan. Et je me dis que ces drames humains ne sont que le dixième du flot de larme et de sang de ce drôle de terre.
13H00 : Je pense soudain à Georges Appaix, mais où est-il donc ?!
Que fait-il se cache-t-il?! Je n'ai aucune info à son sujet, je le sais bien implanté dans cette merveilleuse ville de pêcheurs. Georges Appaix c'est 20 000 lieux sous les mers. Il joue avec les mots, mais on ne peut pas dire qu'il aille au contact ; en voilà un qui a trouvé son trou et qui ne sort la tête que pour réciter son abécédaire.
13H30 : je me sens en colère, contre ma profession avec tous ceux qui la composent.
En colère contre moi-même avec la ferme intention de tenter de changer un peu les choses.
Mais je sais aussi que seul je n'y arriverai pas. À suivre.
14H30 : Le téléphone sonne. C'est Corinne, elle m'annonce une convocation pour une réunion d'artistes chorégraphiques dont le but est de finaliser un manifeste. Signé il sera envoyé à la Drac et autres institutions de la région.
17H : merde ! je sors de la sieste, cette Corinne je ne l'ai jamais connue, et puis dans mon rêve je me souviens avoir senti que pour cette réunion ce n'était peut-être pas le bon moment. Maintenant il faut que je me magne. À 18H il y a une présentation de travaux au studio de Kelemenis. C'est Sasha Waltz, je prends le bus pour aller jusqu'au Aygallades. On aurait peut-être pu imaginer un studio de ce type plus proche du centre. Mais enfin on va pas se plaindre.
18H30 : J'arrive chez Kelemenis. J'ai du lire le programme à l'envers car c'est Karine Saporta et non pas Sacha Waltz. Malgré quelques réticences à rentrer dans le royaume de la reine serpent, n'ayant jamais vu son travail, je décide de m'installer et de voir de mes propres yeux. J'ai croisé beaucoup de danseurs revenus de chez elle complètement broyés. Ce soir c'est moi, spectateur, qui suis broyé. (Sans commentaires)
20H30 : Je suis enfin de retours chez moi.
Je me dis que je vais peut-être aller rencontrer Florian Nicolas (arcade) voir ce qu'il a dans le ventre.
22H00 : J'ai des idées : monter un solo, un duo, un trio mais où ?!
Je vois des compagnies aidées avoir le même problème de lieu.
Les studios pouvant accueillir de la danse ne manquent pas à Marseille mais à 90 % ce sont des lieux destinés à la commercialisation de la danse. Demain j'irai faire un tour dans quelques écoles de mon quartier, histoire de rencontrer encore des gens qui utilisent le label "danse" pour se remplir les poches sans savoir ce que signifie, expérimentation, atelier, recherche et tout simplement danse contemporaine.
22H15 : Mes paupières se referment. Demain je danserai dans la rue. Libre de toutes les conventions.

Arnaud Carnet pour Infocapa

INFO : Cie J-Jacques Sanchez

Stage Du 25 au 29 mai de 15H à 19H au Studio Kelemenis

Si loin, si proche.

Les questions inhérentes à l'exercice d'un corps qui cohabite avec la nature inerte de l'objet nous ramène à l'analyse de ce qui nous sépare ou nous rapproche de lui. Nous questionnerons comment notre environnement peut influencer sur notre imaginaire et se transposer en " pouvoir d'action ".

Notre faculté à (pouvoir) changer le cours des choses

"Ce sont d'abord nos choix partagés et responsables qui remettent en cause ce qui est, dans un premier temps, arbitrairement établi. Puis, la pelote de fil se déroule, une succession de points qui dessinent une ligne en mouvement dans un espace infini."

Nous interrogerons la distance, le rythme, la relation à l'autre. Dans quel cas nourrir une situation ou l'abandonner ? Comment le groupe se met au service de l'individu et inversement. ?

Ces éléments de pratique seront proposés dans le cadre du dimanche de l'improvisation. Le 30 mai de 14h à 17h. Dimanche de l'improvisation un peu particulier puisqu'il clôturera le stage de 5 jours auquel se joindront des artistes invités.

Inscription auprès de la Compagnie Jean-Jacques Sanchez. De préférence par E-mail avec en objet : "stage-atelier". Une rapide présentation sera appréciée. Adresse : laza.m@wanadoo.fr Ou par téléphone au 04 91 37 71 38.

Tarif : 90 Euros + 10 euros d'adhésion

Contact « Des Corps et Conjonctures » J-Jacques Sanchez. Mail : laza.m@wanadoo.fr